LES CAMARADES
adresseront
tout ce qui concerne
l'anarchie
à ANDRÉ LORULOT
22, rue du Chevalier-de-la-Barre, 22
PARIS - XVIII·

l'anarchie

PARAISSANT TOUS LES JEUDIS

ABONNEMENTS

FRANCE

Trois Mois..... 1 50
Six Mois..... 3 »
Un An..... 6 »

ÉTRANGER

Trois Mois..... 2 »
Six Mois..... 4 »
Un An..... 8 »

CINQUIÈME ANNÉE. — N° 252 | DIX CENTIMES | JEUDI 3 FÉVRIER 1910

Les Anarchistes
ET LA
Transformation Sociale

Que l'organisme social présent — Capitaliste, Autoritaire — soit bâti « en dépit de tout bon sens » ; que loin d'assurer à ses membres le maximum de bonheur qu'elle leur promet, la « société » sème sur leur route obstacles et douleurs ; que riche ou pauvre, maître ou serf, personne ne soit heureux ; que dans tous les logis, comme dans tous les cœurs règne l'angoisse, — c'est chose si évidente que refaire une fois encore la vieille démonstration du mal social, serait fastidieux.

On souffre. Le roi, trônant parmi l'or et la pourpre, n'ose bouger, prisonnier des protocoles et des diplomaties, et tremble de distinguer dans le moindre bruit le tic-tac d'une machine infernale ; le banquier qu'une baisse provoquée par la perfidie des rivaux, jettera peut-être sur les bancs de la Cour d'assises ; l'industriel aux prises avec la concurrence, les grèves, les ferments de désagrégation de son propre milieu — débauche et corruption ; l'ouvrier luttant contre la misère et son sinistre cortège de maladies, de drames, de désespoirs... Tous sont détraqués dans une atmosphère énervante, malsaine. Ah ! ce serait bien pour un observateur dégagé de nos soucis et de nos maux, un spectacle aussi terrifiant que les visions de l'Enfer du Dante...

L'histoire pourtant, nous enseigne que par le passé la souffrance fut plus grande. Chaque être cherche à vivre toujours plus et la vie est dans le bonheur et non dans la souffrance. La recherche du bonheur fut donc le mobile initial des gestes individuels et des mouvements collectifs. Grâce à tous les efforts la vie, d'aurore en aurore accorde à chacun un peu plus de clarté. Elle est plus douce aujourd'hui qu'il y a cent ans ; de même que le règne de Napoléon fut plus doux que les autorités féodales. On a progressé, on progresse. Cela se remarque surtout par l'accroissement des libertés et la sûre décrépitude des pouvoirs et des lois. Religions, autorités, font faillite inéluctablement, et se fonde sur leurs ruines, la vie individuelle...

Et c'est là le problème qui se pose devant l'homme volontaire, conscient de son droit à l'existence. Il veut penser, agir, sentir — librement. Mais l'Ecole, puis la Caserne, les Usines, les Prisons, le guettent. Mais le Patron, le Gendarme, le Bourreau, l'attendent aux détours de la route, armes levées pour frapper l'insoumis. S'il est fort, l'homme accepte la bataille. Dès lors, il est un révolutionnaire, non pas dans le sens bruyant et mesquin du mot, mais selon sa signification profonde. C'est malgré les entraves qu'il voudra s'affirmer. Il sera dans la société un élément de destruction. Comprenant que chaque pas en avant élargit ses horizons, il voudra concourir à la transformation sociale. Sans toutefois se hasarder à tracer des plans de cités idéales, sachant fort bien qu'il ne les verra pas s'édifier et que les hommes de l'avenir organisant leur existence ne tiendront aucun compte de nos rêveries. Sa tâche sera une tâche d'assainissement : flamber les masures et les bouges ; saper les préjugés, assainir les corps et les cerveaux.

Et l'anarchiste sera nécessairement amené à se demander, quels sont ceux, parmi les individus qu'il cotoye, qui sont capables de collaborer à son travail ? En qui résident les forces viriles indispensables pour transformer la vie sociale, en amplifiant, en embellissant les vies individuelles ?

***

Quoiqu'il y ait entre les innombrables groupements humains, des diversités de caractères considérables, la société se partage nettement en deux classes, dont les caractéristiques sont souvent plus accentuées que les dissemblances ethniques, nationales, professionnelles.

Possédants et non-possédants ne sont pas toujours en lutte, malgré que leurs intérêts soient antagoniques. A l'ordinaire, les uns subissent passivement le joug des autres et ce n'est que dans des circonstances exceptionnelles que se dresse entre eux la fameuse barricade... L'anarchiste considérant les classes sociales, se demandera où sont les « créateurs de formes nouvelles ».

Certains disent : parmi ceux qui ont intérêt à la transformation sociale... oubliant que les deux classes souffrent de vivre illogiquement, et ont un égal intérêt à modifier cet état de choses douloureux. Alors, impartialement l'anarchiste examinera les riches et les pauvres, scrutant la foule bigarrée, pour y apercevoir les énergies novatrices.

Les verra-t-il en haut, chez les Maîtres ? De fait la classe riche, apparaît à tous les points de vue comme supérieure. Mais on peut la subdiviser elle aussi en deux catégories. D'une part, une minorité de bêtes de proie, arrivées au faîte par la force et l'audace, véritable élite humaine de laquelle surgit de temps en temps, un profil de géant : Napoléon ou Rockefeller. — A coté des parvenus, les profiteurs. La masse des médiocres dont les voracités longuement contenues peuvent enfin se donner libre cours, et qui jouissent du butin de leur prédécesseur. Ici c'est la pourriture. Il nous est parfois donné d'entrevoir ce monde au travers d'un scandale, et c'est toujours la même orgie de névrosés...

Alors ? — En bas, chez les asservis ?

Pour concevoir et réaliser une vie rationnelle, il faut des cerveaux lucides, des corps sains... Or, en bas règne l'abjection ; des foules descendent lentement vers la déchéance absolue. Les plèbes sont — par comparaison avec les riches — ce qu'un savant dénommait avec preuves à l'appui : « un matériel humain de qualité inférieure.. » (Alfred Niceforo). Corps viciés, mentalités arriérées, civilisation en retard, dit le sociologue... Pourquoi ? La question change, et pour l'instant les causes ne nous intéressent pas : constatation.

Que faut-il en conclure ?

Que ceux qui basent leurs espoirs et leur travail de transformation sociale sur la classe non possédante — dite prolétarienne — se trompent grossièrement. Le passé leur a donné maintes leçons et l'avenir leur réserve maintes surprises...

« Il y a une élite ouvrière, dont l'influence est sans cesse croissante ; à laquelle les mouvements socialistes, syndicalistes, anarchistes doivent beaucoup... » Voilà ce qu'on répond. Oui, certes cette élite existe et fit preuve de vitalité. Mais elle est asservie au troupeau dont elle quémande les suffrages, électoraux ou autres ; elle est gangrenée par l'arrivisme ; enfin, elle veut être « la minorité agissante qui impulse et entraîne les foules », mener, être suivie... Sans doute, pour en finir avec les meneurs et les suiveurs ?

Pour ces raisons — et pour quelques autres — nous croyons ses efforts condamnés à l'échec. Quels que soient la hardiesse et le désintéressement d'une poignée de réformateurs, les brutes ne sauront jamais constituer qu'un milieu adéquat à leur mentalité. Si même — ce que je crois impossible — ils parvenaient, un jour de révolte, à renverser toutes les barrières, leur triomphe inaugurerait de nouvelles tyrannies, plus atroces que les oppressions passées. Nous aurions à nous insurger contre ce que Spencer appelait le despotisme socialiste et rien ne nous porte à croire que cette lutte serait moins féroce que la bataille présente. N'a-t-on pas vu au Caucase (1904-05) des ouvriers social-démocrates fusiller les expropriateurs anarchistes, et ici des syndiqués assommer des antisyndicalistes ? (1)

***

Donc, au point de vue de l'évolution sociale vers le mieux-être, compter sur la clairvoyance des maîtres est absurde : les uns sortant de la bataille en vainqueurs n'ont point envie de lâcher leur butin ; les autres sont trop avides d'en jouir.

Compter sur les plèbes ? Sur des malades et des faibles ? L'absurdité en est évidente.

Espérer en les élites ouvrières ? Préparer l'avènement de facétieux Patauds ? — Ah, non ! nous perdrions au change. Par bonheur il est loin encore dans les brûmes de la phraséologie syndicaliste. — Et c'est tout au plus si l'action des minorités révolutionnaires est d'une certaine utilité, en tant qu'éducative — lorsqu'elle l'est, ce qui n'est pas toujours le cas.

Or, comment évolue la Société ?

Petit à petit les mentalités se modifient, formulent des idéals nouveaux plus clairs et mieux raisonnés. Les gestes y correspondent. Et, avec l'individu le milieu se rénove, par un travail constant et silencieux. Parfois cependant des chocs se produisent, l'évolution s'achève brusquement : révolution. C'est lorsqu'une ou des institutions cessent de correspondre aux besoins de l'époque et s'efforcent pourtant de durer. Le passé voulant se survivre, se dresse devant le présent : il y a choc. Les digues rompent, le flot passe.

« Mais d'abord, a dit Elisée Reclus, il faut que la révolution soit faite dans les cerveaux... »

La seule œuvre sérieuse en matière d'évolution sociale, c'est par conséquent le travail d'éducation. Faire des hommes nouveaux, qui sachent voir clair à travers la brûme des faussetés conventionnelles. Faire des individus forts et sains : conscients de leur droit à la vie et décidés à le revendiquer, coûte que coûte. Faire des anarchistes !

Et ne contribuent à embellir la vie présente en évoluant la société que ceux dont l'activité éducatrice perfectionne les intelligences, et qui souvent sans se réclamer de l'étiquette — voire en la niant — font en réalité de la besogne anarchiste — besogne autrement révolutionnaire, autrement féconde que les déclamations des chambardeurs brevetés.

Scientistes ou artistes, — par le labeur scientifique ou la recherche des harmonies ; détruisant les erreurs par les connaissances précises ou affinnant les sentiments et les sens par la diffusion du beau ; ou encore l'anarchiste en continuelle réaction contre l'illogisme et la laideur, — voilà ceux dont l'effort fait progresser les sociétés.

Ils se désintéressent de la lutte des classes. Leur vie et leur psychologie en font presque toujours des hors-partis. Mais en eux réside la force qui transforme et qui crée...

LE RÉTIF

(1) Un récent et tragique exemple de cette haine ouvriériste contre ceux qui se revendiquent des droits de l'individu et des minorités, nous est donné par les socialistes russes qui, comme nous l'ont écrit nos camarades de Vilna, refusent dans les prisons tsaristes de prêter le moindre appui aux détenus anarchistes. Que serait-ce s'ils étaient les plus forts ?

Ce n'est pas la crue...

Notre dernier numéro n'a pas été mis en vente dans les kiosques et librairies, comme d'habitude — ce n'est pas aux inondations de la Seine qu'il faut attribuer cet événement — mais tout simplement à la mauvaise volonté de la maison Hachette qui a refusé d'expédier ce numéro qui contenait plusieurs articles sur la police et les apaches, et portait en manchette :

La Justice et les Criminels

L'anarchie n'a vraiment pas de chance ! Comment se fait-il qu'un tel ostracisme soit apporté à la circulation de notre feuille, pour la publication d'articles bien moins tapageurs que ceux que l'on accepte d'autre part ?

Il va sans dire que les copains qui voudraient se procurer ce numéro le trouveront aux Causeries.

Pour nous permettre de supporter sans trop de perte ce nouveau contre-temps nous espérons que les copains nous aideront à faire circuler le stock de journaux qui nous est resté sur les bras. Nous les laisserons à leur disposition à raison de 3 francs le cent, 3 fr. 60 franco.

Il nous faut profiter de l'occasion pour montrer une fois de plus aux camarades tout l'avantage que comporte pour nous l'abonnement à notre feuille.

Si vous voulez lire *l'anarchie* régulièrement, si vous voulez la recevoir toutes les semaines, abonnez-vous.

Si vous voulez que ce journal exécuté en camaraderie, par des copains, puisse vivre sans redouter les coups de Jarnac d'un Bazar capitaliste quelconque, faites en venir 10, 20 exemplaires chaque semaine que vous placerez autour de vous. Devenez nos correspondants.

Si vous croyez que la forme de *l'anarchie* est intéressante, que sa propagande est nécessaire et que les idées qu'elle défend ont besoin d'être affirmées vigoureusement dans la cacophonie universelle, ne ménagez rien pour nous venir en aide.

On peut être persuadé que nous sauront de notre côté faire œuvre utile — plus que jamais.

l'anarchie

RÉFLEXIONS SUR

l'Activité Anarchiste

L'action est indispensable ; ceci est posé depuis longtemps ; *mais la théorie ne l'est pas moins.*

Certains événements, certains agissements récents des « révolutionnaires d'abord » nous en ont fait juges : Il est nécessaire, il est indispensable que la theorie, produit de la réflexion, précède l'action, pour que cette dernière soit logique et ne porte pas à faux.

Mais il ne faut pas non plus que, sous ce prétexte, les individus s'adonnent inconsidérément à la théorie à jet continu, car c'est alors éviter Charybde pour tomber dans Scylla, les théoriciens à outrance en arrivant souvent à délaisser toute participation même morale, à l'activité sociale qui se déroule dans leur ambiance.

Les milieux anarchistes mettant en pratique l'axiome souligné ci-dessus sont plutôt rares, et il serait bon que nous recherchions d'où celà provient, à seule fin d'y porter remède.

***

Dans l'agglomérat anarchiste, comme dans toute autre agglomération d'individus associés en vue d'un travail quelconque, se produit inévitablement le phénomène de subjugation du nombre par une unité ou par une minorité.

Une volonté, un caractère forts, en imposent à des volontés, à des caractères parfois plus cultivés, plus profonds mais moins hardis, et la qualité d'un élément ne supplée pas à l'absence de cette même qualité chez un autre élément. Je veux dire par là que les facultés diverses que possèdent en propre chaque élément-individu n'arrivent pas à se combiner, mais qu'au contraire certaines sont annihilées par celui dont l'initiative est secondée par une volonté forte, quand bien même ce dernier ne pourrait mettre au service de sa volonté, la somme de connaissances détenue par les premiers.

Au lieu d'user dans la lutte des moyens les plus compatibles avec son tempérament personnel, l'individu sans volonté bien accusée cherche à conformer son mode d'activité au mode d'activité de son voisin et aboutit simplement à l'annihilation de toute originalité propre.

***

De là découlent, pour les milieux anarchistes, deux plaies : l'une est constituée par ceux dont l'initiative est faussée ou pas encore éveillée, les *suiveurs* ; l'autre de ceux dont l'initiative, tout en étant assez développée, est subordonnée à la quantité de gros sous qu'elle peut leur rapporter en se manifestant et en suggestionnant les premiers. Ces derniers sont les *profiteurs* que nous pouvons aussi appeler les *professionnels* ou encore les *officiels*.

Je dis *profiteurs*, et peut-être des camarades vont-ils se récrier. Certes, je reconnais que le profit est maigre, mais enfin comme le travail qui le procure ne demande pas toujours un grand effort, l'apport est en raison de l'effort dépensé.

En somme, je ne puis mieux définir ce type qu'en citant aux camarades cette définition du « déclassé » par M. Pierrot, dans sa brochure *Syndicalisme et Révolution* :

Les déclassés ne font pas toujours des révoltés. Quelques-uns d'entre eux se reclassent dans la bourgeoisie, en trouvant un moyen de se tirer d'affaire, c'est à dire de satisfaire à leurs besoins personnels. Les uns font leur carrière dans la politique en exploitant sans scrupules la confiance des électeurs naïfs ; d'autres deviennent escrocs dans la finance ou le commerce, ou vivent du charlatanisme. *D'autres, enfin, sans volonté agissante, mais ne pouvant accepter la servitude de l'atelier ou du bureau, traînent une vie de bohème, laquelle n'est qu'un parasitisme déguisé, triste forme d'adaptation, mais adaptation tout de même à la société moderne.*

***

Que les camarades pèsent bien ce que contiennent ces lignes, et peut-être s'apercevront-ils enfin qu'il y a parmi nous moult déclassés « traînant une vie de bohème », etc., comme le dit Pierrot ; faisant métier de marchand d'anarchisme ou de néomalthusianisme parce que là est la croûte indispensable et permettant à leur lymphatisme de fuir la concurrence sur le marché aux bras du monde.

L'idée anarchiste est trop belle et trop noble pour que celui qui la connaît puisse s'en désintéresser ; mais je crois que pour la garder toujours aussi forte et aussi puissante, il faut que l'individu rentre un peu en lui-même et se garde des contacts que pourraient lui imposer certains milieux à réputation anarchique.

***

Pour en revenir au point de départ de cette étude, il faut, si nous voulons que notre action soit efficace, que nous nous défendions de tout esprit de supériorité qui fait que parmi nous c'est souvent l'initiative d'un seul qui prévaut sur celle de tous les autres, et imprime à la propagande une forme trop spécialisée.

En résumé, unissons *action* et *éducation* ; là est le secret de notre vitalité.

HUNVIEUX

L'INONDATION

Comme je lisais avec émoi dans le journal, en me promenant, les détails de la crue de la Seine, je rencontrai un bon copain, naturien pur sang. Il me dit en jubilant :

« Hein, mon vieux, n'est ce pas épatant ? Il y a longtemps que les sauvagistes ont affirmé que la civilisation est la cause de tous nos maux. Si les hommes au lieu d'habiter d'immenses agglomérations étaient disséminés dans les campagnes, si chacun avait sa petite cabane, tous ces ravages seraient impossibles ! Le Métro et les rues ne seraient pas inondés et chaque naturien perché sur sa colline pourrait sans crainte... attraper du poisson pour son déjeuner.

« Grâce à la civilisation vous voilà... le bec dans l'eau. Et quand l'eau sera partie, elle vous laissera le choléra et un tas d'épidémies qui n'auront pas de peine à vous faire crever, attendu que vous ne tenez déjà plus debout. Ah ! la nature, c'est notre bonne mère... »

Un peu plus loin je croisais un autre non moins bon copain, révolutionnaire farouche.

Il se frottait les mains également.

« Ah ! les hommes sont trop veules et trop lâches pour faire la révolution, eh bien la nature est en train de la faire à leur place.

« Je viens de les voir tous en train de déménager leur saint-frusquin, en bateau, en charrette, etc. Tous ces résignés qui ne veulent jamais écouter quand on leur parle de révolte et qui ne veulent pas sortir de leurs habitudes routinières et de leur torpeur d'esclaves, ils sont obligés de se cavaler devant l'eau qui les envahit. Ça leur servira de leçon. A la bonne heure... »

Au moment où j'allais rentrer chez moi, j'aperçus encore un autre bon copain, individualiste perspicace ; ce dernier vendait des cartes postales « de l'inondation » et me jeta en courant :

« C'est rien bath tu sais. Moi qui étais dans la purée, me voilà à flot... grâce à la crue. Je voudrais que ça monte encore d'un mètre par jour pendant six semaines. C'est merveilleux... »

Devant un contentement aussi universel et voyant que tout le monde était satisfait, dans une Société d'altruisme et de camaraderie comme la nôtre, je ne pus m'empêcher d'être heureux moi aussi... et de sourire... comme les autres.

FLEUR DE GALE

Larmes de Crocodile

Il est du meilleur ton dans le monde riche de faire du bien aux pauvres. C'est très beau pour eux de les réconforter dans leur dure destinée. Leur donner du charbon et des couvertures et du pain durant les périodes de misère est la chose la plus digne de louanges. Cela prouve la sympathie et la compassion de ce monde riche. Et ce bon cœur de certains riches les fait estimer des honnêtes gens qui observent bien superficiellement la société actuelle.

Mais si on réfléchit assez longuement, on arrivera à ce fait : que le riche est le complément du pauvre. L'un balance l'autre. S'il n'y avait pas de riches, il n'y aurait pas de pauvres, et vice versa. La richesse des uns suppose nécessairement la pauvreté des autres. On ne peut sortir de là.

Et c'est pourquoi la sympathie du riche pour ceux qui sont pauvres est tout au plus à comparer à celle du crocodile. S'il n'y avait pas de gens en train de mourir de faim, mon ami, vous n'auriez pas vos dix mille, ou vos cinquante mille, ou vos cent mille francs de rente, selon le cas. Ces gens misérables qui tirent le diable par la queue, et auxquels vous donnez du charbon et des couvertures — quand encore vous en donnez — sont absolument necessaires à votre existence.

Je sais très bien qu'il y a des gens sincères qui ont un réel souci pour les pauvres. Ils font tout ce qu'ils peuvent pour les aider. Ils leur paient de bons gages quand ils travaillent pour eux, les soignent quand ils sont malades — en un mot, ils font tout ce qui est humainement possible. Mais toujours il est une chose qu'ils ne font pas. Ils ne cessent pas de vivre sur les pauvres. Ils ne cessent pas d'extraire la richesse du pauvre. Ils ne cessent pas de tirer des dividendes qui, en dernière analyse doivent être gagnés par les pauvres. En un mot, ils ne cessent pas de rendre les pauvres plus pauvres, afin de devenir plus riches.

Je connais la difficulté, je sais ce qu'on peut dire. Je sais, comme tout le monde, que si les gens riches réellement compatissants étaient disposés à abandonner tout ce qu'ils ont, cela ne changerait rien. Les choses iraient toujours leur train habituel. Car l'acte d'un riche ou de quelques riches, ne pourrait affecter l'état général des choses telles qu'elles existent actuellement. Mais cela n'empêche pas le fait énoncé plus haut : que le riche le plus charitable et le plus compatissant n'abandonne que ce qu'il ne lui appartient pas d'abandonner. Il ne fait que rendre aux autres ce qui est à eux de droit. Il ne fait qu'essayer de défaire un peu du mal qu'il cause par son existence.

C'est comme si vous blessiez un homme, et continuiez à le blesser, et en même temps lui offriez de petits morceaux de taffetas anglais pour soigner ses blessures.

Je ne désire pas paraître moqueur ou cynique, mais la manière dont les riches portent aux nues leur générosité ne peut que faire rire celui qui observe et raisonne.

Je sais qu'on dira de suite que les choses pourraient être plus horribles qu'elles ne le sont actuellement, si ces riches au cœur tendre ne donnaient une partie de leur abondance. Mais écoutez un instant. Ce sont ces riches au cœur tendre qui sauvent la façade — pour tous les riches. S'ils ne rendaient un peu de la richesse qu'ils ont extraite — extraite est le mot le plus poli que je puisse employer — des pauvres, la façade pourrait s'écrouler sur leur tête en deux fois moins de temps. Car si ceux qui crèvent de faim étaient laissés réellement, absolument et dramatiquement mourants de faim, ils seraient capables de perdre ce respect du riche et du haut placé qui est la réelle raison de l'existence des dits riche et haut placé.

Si trop d'hommes, de femmes et d'enfants mouraient affamés, nous serions terriblement près d'une autre secousse violente dans l'évolution sociale.

En fait, les riches parcimonieux doivent plus qu'ils ne l'ont jamais rêvé à la sympathie crocodilienne des riches généreux, à la main ouverte.

Et ici je dois dire une chose que je n'aime pas dire : Le riche au cœur noble, généreux, à la main ouverte, est le méchant de la pièce. Sa charité, sa compassion et sa générosité aveuglent les travailleurs sur la façon dont ils sont volés. En fait, ce riche au cœur noble est comme le plus mauvais de tous les propriétaires fonciers : le bon propriétaire !

C'est le bon propriétaire qui fait tenir l'inique système agraire actuel. Le mauvais propriétaire le ferait tomber en rien de temps. Il en est de même pour le riche charitable. Il fait que le pauvre tolère leur vol.

L'argument que les riches aident les pauvres par le capital qu'ils dépensent est le plus faible et le plus fol argument dont une cervelle humaine s'est rendue coupable.

En premier lieu il n'y a pas de chose qui soit le Capital. Capital veut dire simplement — dans son sens de « possédé par le riche » — le pouvoir qu'a le riche de forcer le pauvre à obéir à ses ordres. Quand les pauvres seront assez intelligents pour ne travailler que pour eux, et non pour d'impudents fainéants, le mot Capital sera éliminé du langage humain. Le mot Capital veut dire tout simplement : donnez-moi tout ce que vous produisez ! C'est le mot le plus odieux qui ait jamais été créé. Il signifie bluff au plus haut degré ; il n'a d'effet que parce que le peuple est stupide et couard.

Le Capital ne représente pas une chose concrète ; mais il existe une chose qui s'appelle Richesse.

La Richesse est composée de trois choses : le monde, les produits du monde, et le travail humain. Le dernier est de beaucoup l'élément le plus important de la richesse. Le Capital est un artifice au moyen duquel de rusés fainéants volent la richesse du monde.

Les riches sont des capitalistes. Et nous n'avons que faire de leur sympathie crocodilienne pour ceux qu'ils volent.

La charité est simplement un moyen pour amuser le peuple. C'est un moyen qui a duré longtemps ; le peuple ouvrira-t-il bientôt les yeux ?

Bart KENNEDY

PUBLICITÉ SOCIALISTE

Et si nous sommes libres, faut-il alors rejeter la publicité qui vient à nous parce qu'elle sait la valeur de nos quatre-vingt mille numéros tirés en moyenne chaque jour. Sait on ce que cela représente ? Pour 1909, trente-six mille francs.

(*Humanité* du 27 décembre 1909)

Je regrette infiniment de ne pas être une des 80.000 poires en question, afin de savourer la joie d'avoir contribué à faire palper les 36.000 balles de *l'Humanité* !

En avant la réclame ! Dufayel ! Bon Marché ! Samaritaine ! etc. Ce sont des jean-foutres, des bandits, des exploiteurs etc. Qu'importe, puisqu'ils paient, on peut insérer leurs réclames afin de leur envoyer des gogos à dépouiller.

Tous les moyens sont bons pour emplir la caisse. Le pognon des capitalistes n'a pas plus d'odeur que celui des souscripteurs à l'estampage du *phonographe socialiste* !

D'un côté nous apercevons les lecteurs de *l'Humanité* lutter contre les capitalistes des grands magasins et de l'autre côté, nous les voyons bons clients des mêmes magasins, c'est à-dire leurs meilleurs soutiens et cela d'après la publicité même de leur quotidien favori.

Il vaudrait mieux qu'un journal disparaisse plutôt que de vivre péniblement à l'aide de compromissions de ce genre.

Ce serait moins équivoque et plus propre que de spéculer sur la valeur *marchande* des lecteurs socialistes.

Ne soyons pas si exigeants ! Il ne faut pas demander de logique à ces gens là, ils s'en foutent !

Noël THERUB

VARIÉTÉS

Mon Camarade

Chaque dimanche matin vers la même heure nous nous rencontrions dans le jardin du Luxembourg.

Là, assis sur un banc, il m'exposait ses rêves, les yeux plongés vers l'horizon comme pour y voir se dresser l'Idéal de ses aspirations : « Sitôt mon doctorat passé, disait-il, je repartirais pour Varsovie, et avec la fortune que m'ont laissée mes parents, je ferais de belles choses, de grandes choses. Je créerais des dispensaires pour les malades, j'irais dans les faubourgs visiter les chaumières, panser les plaies, calmer les plaintes, soulager les misères.

« J'apporterais à tous les malheureux un peu de soulagement, un peu de gaité et de joie, un rayon de soleil. De ce fait la douleur universelle se trouvera atténuée et j'aurais la satisfaction du devoir accompli ».

Un visage brun, un front altier se dégageant d'une chevelure ondoyante, des cils épais et noirs surmontant de beaux yeux intelligents et doux. Ce tout harmonieux reflétait une foi intense, le bonheur infini de l'être qui, compatissant à la souffrance humaine brûle du désir d'y remédier.

Comme une pluie fine commençait à reverdir les pelouses nous forçant ainsi à battre en retraite : « Venez chez moi, lui dis-je... Rue de Fleurus... non loin d'ici... Nous pourrons continuer cet intéressant entretien. »

Chemin faisant, étonné d'une aussi grande cordialité : « Comment ! s'exclama-t-il, vous une jeune fille seule, ne craignez-vous donc pas le mépris des gens respectueux des conventions sociales en recevant chez vous un jeune homme ? Ne craignez-vous pas d'être bafouée, d'être traînée dans la boue pour un tel irrespect des us et coutumes ? »

— Non ! je me moque de ces morales ineptes, je me gausse de ces fadaises et n'ai que faire des considérations de l'opinion publique je suis libre par ma volonté de l'être.

Nous arrivâmes à mon sixième où la discussion reprit de plus belle.

— « Vos projets d'avenir sont très beaux, lui dis-je, ils dénotent un cœur généreux, une nature sensible, des sentiments élevés et une conscience droite. Rien d'étonnant si la douleur vous offusque, si les plaintes des malheureux vous causent de la souffrance et si leur misère vous choque, cela tient à votre tempérament.

« Mais croyez-vous que vos aspirations apportent un remède réel à la douleur humaine ? Pensez-vous qu'il suffise de sécher quelques larmes, au lieu d'en tarir la source ? Est ce que vous ne vous attaquez pas plutôt aux effets qu'à la cause des maux que vous réprouvez ? Je le crois. Vos remèdes n'ont que la valeur du narcotique, ils calment les douleurs, procurent le sommeil, par contre ils détruisent toute activité, apportent la paresse, tuent toute initiative et n'extirpent pas le mal qu'ils laissent subsister.

« L'être humain en sa complexité extrême, n'est-il point un faisceau de besoins multiples autant qu'impérieux ? Ces besoins bien qu'ayant une liaison étroite, ne pouvons nous pas les cataloguer en physiques, intellectuels et moraux ? Lorsque par la constitution même des rapports sociaux actuels, une barrière, un obstacle se dressent sur le chemin de ces tendances vitales et en empêchent le libre exercice, de ce fait ne naît-il pas une souffrance ? Depuis la primordiale nécessité de manger, jusqu'aux aspirations supérieures du sentiment humain, la douleur créée par leur inassouvissement, n'a-t-elle pas pour cause une contrainte, une pression, une autorité ?

« Il y a donc un principe essentiel résumant toutes les causes qui font que notre humanité se traîne péniblement dans la douleur ; ce principe, je le répète, c'est l'Autorité.

« Corrélativement aux besoins physiques, intellectuels et moraux, nous constatons actuellement des souffrances de même nature, découlant des iniquités économiques, politiques et morales.

« Dans le domaine économique, l'inégalité des conditions est flagrante et n'échappe à personne. Dans une délimitation très marquée, l'on voit la richesse et l'opulence d'une part et la pénurie, la misère de l'autre. Les grandes et même les petites villes nous offrent ce singulier contraste : les quartiers riches et les quartiers pauvres. Les premiers luxueusement bâtis, avec des avenues larges et spacieuses. Les seconds construits d'infectes masures dans lesquelles grouillent en dépit des plus élémentaires règles d'hygiène, des familles nombreuses, des rues étroites et sales dans lesquelles stagne l'eau de vaisselle et parfois des urines. Ces quartiers sont justement ceux qu'habitent les producteurs de l'abondance générale, alors qu'eux-mêmes n'ont qu'une maigre et insuffisante pitance.

« Voilà pour l'inégalité économique résultant de la propriété individuelle imposée par les roublards et acceptée par la masse ignorante.

« Mais l'ignorance de cette masse n'est pas seulement la cause des inégalités économiques, elle permet aussi à cette catégorie de jouisseurs de commander en maîtres, d'établir leur suprématie, d'imposer leur autorité. Or, l'autorité n'est-elle pas le principe essentiel sur lequel repose toute notre « raison d'Etat ? » Et l'autorité c'est le droit de commander, d'imposer à tort et à travers, de

comprimer, de mutiler tous les besoins chez l'individu, de tuer toute personnalité, toute individualité. Elle se manifeste dans la famille qui étouffe chez l'enfant toute tendance à la liberté et mutile au nom du respect des traditions toutes virtualités qu'il contient pour obéir, toujours obéir. A l'école, c'est la soumission aux réglements, le respect des lois et des codes, quand même ceux-ci violeraient les aspirations les plus nobles, les désirs et les besoins les plus légitimes. C'est l'aplatissement le plus absolu.

« Non seulement les exploiteurs ont accaparé la richesse sociale, mais ils détiennent aussi le savoir, toutes les connaissances scientifiques qu'ils transmettent à leur progéniture pour qu'à leur tour ils puissent s'en servir pour tromper la foule qu'ils dépouillent.

« Ce n'est pas les quelques remèdes que vous voulez apporter qui changeront quelque chose à la douleur universelle. Car pour supprimer un mal, ainsi que vous le savez, il faut attaquer la source qui l'engendre. Or, vos remèdes si louables soient-ils, ne s'occupent que des effets.

« Je crois qu'il serait préférable de faire comprendre aux hommes l'illogisme des conditions sociales, combattre le principe d'autorité, la propriété, et tous les préjugés qui en découlent. En leur faisant comparer l'existence végétative qu'ils mènent, avec la vie large, libre et heureuse qu'ils pourraient goûter... »

Comme il se faisait tard il se leva, me tendit la main et s'en alla tout pensif.

***

Quelques jours après, il vint me prévenir qu'il partait et me pria de l'accompager à la gare. Sur le quai, il me tendit ses deux mains et me dit : « Marguerite vous avez raison, vos conceptions ont bien modifié mon état d'esprit d'autrefois... et je m'en vais !

« Soyez convaincue que par la parole et par l'écrit, j'exposerai vos idées — qui sont miennes — et que par la force je m'opposerai à tout empiétement sur mon individualité. Moi aussi je veux être libre. »

Je l'attirai à moi et l'embrassai...

***

J'ai reçu depuis un billet ainsi conçu : « Avant d'être pendu ma pensée est pour toi. »

Ton camarade, PABLOSKY

MARGUERITE

A propos d'une Réforme

Don Quichotte brisant sa lance contre les moulins à vent, devait faire à peu près la même figure que la C. G. T. partant en guerre contre le système de la capitalisation.

Il s'agit des retraites ouvrières et paysannes et la C. G. T. (assemblée représentative de la classe prolétarienne), se devait à elle-même de dire son opinion sur une réforme de ce genre.

Sur le principe, tous les ouvriéristes, syndicalistes ou non, sont d'accord : les travailleurs ont droit à avoir un peu de pain pour leurs vieux jours. C'est pour la société le plus sacré des devoirs envers les malheureux ; c'est un point de morale universellement reconnu par tous les partis politiques, depuis les partisans du trône et de l'autel jusqu'à nos plus farouches révolutionnaires.

Il n'y a que sur l'application que les opinions sont divergentes ; pour l'instant, nous avons deux systèmes en présence : répartition ou capitalisation.

Ce dernier système, vaillamment défendu par Jaurès, a été adopté par la majorité de la Chambre, et est actuellement en discussion devant le Sénat.

En revanche, la plus grande partie des socialistes et des syndicalistes se montrent hostiles à ce projet qui, d'après eux, est plus nuisible qu'utile à la classe ouvrière.

Ils opposent au système de la capitalisation et des versements, celui de la répartition, qui a l'avantage d'être moins compliqué, en ce sens que l'argent ne serait pas accumulé des années dans les caisses de l'Etat, mais, provenant uniquement de l'impôt direct, pourrait être immédiatement distribué aux vieillards, aussitôt le vote de la loi, ce qui n'existe pas dans le système de la capitalisation.

Seulement, objectent les adversaires de ce deuxième système, le côté financier est difficile à résoudre. Il faudrait établir de nouveaux impôts, ou, comme le proposent certains socialisants, monopoliser soit les assurances, soit la houille blanche, peut-être même les deux, ce qui entraînerait des complications extraordinairement embarrassantes pour beaucoup de gens.

***

Quoi qu'il en soit, il est évident que la répartition est supérieure à la capitalisation, du moins au point de vue des intérêts immédiats du prolétariat, et pour les gens à courte vue et les poires électorales, ce sera là un magnifique terrain de discussions profitables à tous les habiles pêcheurs en eau trouble de la politique, du syndicalisme et de la Révolution.

Mais la question est peu intéressante pour des anarchistes. Nous ne pouvons pas nous placer sur ce terrain là, non pas pour le simple plaisir de rester dans la « tour d'ivoire », mais parce qu'il y a là en germe, l'éternelle querelle de la liberté et de l'autoritarisme, symbolisé par l'Etat qu'il soit conservateur, républicain ou socialiste.

Ennemis nés des gouvernants, nous ne pouvons, sur cette question comme sur bien d'autres, imiter l'autoritarisme des syndicalistes, dont le « révolutionnarisme » s'accommoderait facilement d'une réforme effectuée par des parlementaires.

Il y a très peu de temps encore, le fait de discuter une réforme (même sans en être partisan), était qualifié de jaunisse par les manitous ouvriers.

Ces temps ne sont plus ; aujourd'hui, les dirigeants de la classe ouvrière, tout en conservant leur intransigeance de façade, opposent réforme à réforme. En contestant la valeur de telle ou telle réformette, ils laissent supposer que cette réforme pourrait être meilleure.

N'est-ce point là du pur réformisme ? Mais alors, le parlementarisme, tant décrié, aurait donc du bon, puisque les avancés du socialisme, le supposent encore capable de faire œuvre utile ?

***

Réformistes ! Révolutionnaires ! L'antithèse n'est que dans les mots. En réalité, la différence est très superficielle.

Collectivistes, par conséquent autoritaires et étatistes, les socialistes de toutes les nuances et de toutes les sectes, ne peuvent qu'être hostiles à la philosophie anarchiste.

Hervé, faisant appel aux libertaires pour combattre avec lui, est aussi illogique que ceux-ci lorsqu'ils consentent à marcher la main dans la main avec ceux qui, demain, seront leurs pires adversaires.

Les révolutionnaires, comme les autres socialistes, font de l'Etat, le pivot de leurs conceptions pour le bonheur futur de l'humanité.

Pour eux, en dehors de toute discipline, il n'est point d'organisation sociale possible ; c'est ce qui les différencie des anarchistes partisans de l'entraide et de la coopération individuelle librement consentie.

En conservant les vieilles formes de gouvernement centralisateur et despotique d'antan : police, magistrature, bureaucratie, etc, ils ne pourront que perpétuer la tyrannie des monarchies et des oligarchies d'autrefois.

Convaincus que la réglementation des désirs, des aspirations, matérielles ou morales, d'un individu ou d'une communauté, est la négation même de notre esprit de liberté et d'indépendance, nous ne voulons aucunement contribuer à l'élaboration d'une loi ou d'un réglement quelconque.

Le but de l'anarchisme est la suppression absolue de toutes les lois, « bonnes » et mauvaises. Pour quelques améliorations à notre sort, améliorations d'ailleurs très discutables puisque ne pouvant atteindre les véritables causes du malaise social, il serait illogique et absurde d'abandonner la moindre parcelle de nos conceptions pour défendre les institutions étatistes, qui ne sont possibles que grâce à la bêtise et à la veulerie universelles.

Pas plus que pour la laïque, les anarchistes ne marcheront à la défense de la *Répartition*, ce à quoi nous convient les ouvriers et ouvriéristes « avancés ».

Il y a pour les anarchistes un travail plus sérieux à faire et des réalisations plus intéressantes à effectuer.

Jean BON.

Contre la Laïque

Sébastien Faure répondait à Lorulot reconnaissant que si bon nombre de soldats, d'électeurs, de travailleurs imbéciles se courbant sous la férule de l'exploiteur sortent de l'école laïque, par contre il y avait les mutins du 17e, qui étaient aussi le produit de cette école.

Eh bien non, Sébastien fait erreur. Si ces soldats ont reçu l'instruction dans une école laïque, ils n'y ont pas reçu l'esprit de révolte qui les a fait agir en la circonstance.

L'esprit de révolte est produit ailleurs. Autrement nous n'aurions plus qu'à nous croiser les bras et attendre que les élèves sortent de ce moule révolutionnaire. L'école laïque ne prédispose même pas l'enfant, le jeune homme à l'esprit de révolte. Au contraire elle est un obstacle au développement de cet esprit, parce que l'école laïque pétrit les individus dans un moule uniforme, les abrutit et les prépare pour faire ce que Lorulot désignait à Faure : des bons soldats, des électeurs, des travailleurs dociles...

Je ne discute pas la valeur de l'acte des mutins du 17e, mais si cette révolte s'est produite, elle est le résultat de nos conférences, de nos causeries, de nos groupes, brochures, journaux, etc. J'englobe ici toute l'action que font : révolutionnaires, réformistes, syndicalistes, anarchistes, etc. En discuter la valeur ? Ce n'est pas la place ici.

Il faut bien comprendre une chose, c'est que l'école laïque est l'instrument de l'entité Etat, et que jamais celui-ci ne payera un personnel enseignant pour faire des Révoltés. Nous sommes contre l'Etat et par conséquent contre ce qui peut le soutenir. Et l'école laïque est son meilleur soutien, comme on l'a déjà démontré.

J'ai sous les yeux un cours de morale et d'instruction civique (condamné par les évêques). Je n'y ai rien trouvé de ce que Sébastien Faure croit capable de produire de nouveaux 17e. Au contraire, j'y ai trouvé tout ce que je lui reproche ; et la Patrie, la Morale, l'Autorité, la Charité, la Famille, sont en bonne place dans ce bouquin.

Que nous reste-t-il à faire après cette constatation. A défendre la laïque ? Non. A la combattre ? Oui. Et nos gosses ne sont pas si nombreux, pour que ne nous ne puissions pas leur donner les premières notions d'instruction qu'ils reçoivent de mauvaise façon à l'école laïque. Et pour l'éducation ? C'est notre rôle et notre devoir de la leur donner, et non aux instituteurs. Car ne l'oublions pas, il y a une grande différence entre instruire et éduquer, et tous nos efforts doivent tendre vers ce but, surtout chez les enfants.

Léon HUBERT

1

Organisation rationnelle de l'Alimentation

L'homme doit manger pour vivre et non vivre pour manger. Ce n'est donc ni le caprice, ni la gourmandise, ni la paresse qui doivent dicter le choix et le mode de préparation des aliments, mais la nécessité de satisfaire aux besoins de l'organisme. Pour parvenir à une organisation rationnelle de la table au point de vue de la quantité et de la qualité des mets, il faut d'abord s'affranchir résolument de quelques préjugés.

Préjugés à combattre.

Le premier préjugé, c'est que *les substances autres que la viande seraient moins nourrissantes* et que si l'on renonçait à celle-ci, il faudrait manger une masse considérable de substances végétales.

Cette erreur vient de ce qu'en introduisant dans notre organisme des toxines, la viande suscite de sa part une réaction tendant à neutraliser leur action malfaisante. Cet effort qui épuise nos forces nous cause une excitation prise pour de la vigueur et dont l'habitude nous empêche de nous apercevoir jusqu'au jour où elle nous manque, par suite de la suppression de la chair animale. On se croit faible en attendant que la force musculaire, la seule véritable, ait pris la place de la tension nerveuse disparue.

A cette illusion, les personnes qui prétendent à une certaine connaissance de la chimie ajoutent le culte de l'azote, élément presque unique de la viande, dépourvue d'hydrates de carbone.

Sous l'empire de ces deux sentiments erronés, les gens inexpérimentés, quand ils se privent de viandes, mangent beaucoup et d'autant plus que leurs aliments leur semblent moins riches en azote ; ils donnent la préférence à ceux qui en contiennent davantage et veulent remplacer la viande par des œufs, du lait, des légumineuses (pois cassés, haricots, fèves, lentilles).

Ils aboutissent ainsi à se surcharger l'estomac qui ne peut venir à bout de son travail, et ils en attribuent le malaise à ce qu'ils ont pris « du maigre », au lieu de reconnaître qu'ils se sont tout simplement donné une indigestion. La persistance de cette erreur entraîne les conséquences de la suralimentation.

D'autre part, ils continuent à accumuler en eux un excès d'acide urique, très nuisible à la santé.

La vérité, au contraire, est qu'une matière ne mérite d'être qualifiée de nourrissante que si elle subvient à tous nos besoins ; or, nous avons beaucoup plus besoin d'hydrates de carbone, de graisses et de sels organiques que d'azote. Celui-ci se rencontre toujours en assez grande quantité pour que pratiquement il n'y ait pas à s'en occuper.

Nous devons donc, dans la composition de nos repas, donner la prépondérance aux *légumes verts* et aux *fruits* (1).

Ces derniers surtout, rejetés d'ordinaire à la fin d'un repas copieux, sont consommés en beaucoup trop petite proportion. Il faut les considérer comme un plat. Dans certains établissements végétariens d'Allemagne, on les mange parfois au commencement du repas ; ils sont sûrs alors de garder une place convenable ; en outre, se digérant plus vite que les autres mets, ils n'en gênent pas la digestion ; enfin l'appétit déjà calmé par leur usage, pousse moins à manger de plats plus résistants. Les œufs, les légumineuses, ne doivent paraître qu'une fois ou deux par semaine sur la table, à cause de la concentration de leurs principes nutritifs et de leur richesse en azote.

Les *Céréales*, au contraire, offrent des bases d'alimentation solides exemptes de purines et qui se marient agréablement à toute une série de légumes et de fruits.

Le deuxième préjugé c'est que *la cuisine végétarienne serait incapable de procurer des plaisirs de table égaux à ceux du régime carné*. Cette crainte qui donne tant d'énergie aux résistances soulevées contre l'adoption du végétarisme, est absolument mal fondée.

Si les légumes et les fruits n'éveillent guère chez les habitués de la viande l'idée d'une satisfaction du goût, c'est parce que leur palais, blasé par les fortes émanations de celle-ci, des épices et des boissons alcooliques, sans parler du tabac, est impuissant à percevoir des saveurs moins brutales et que, d'autre part, la négligence apportée à la préparation des légumes dans la cuisine ordinaire, où ils sont considérés comme des accessoires, les rend bien peu tentants. (Oh ! le relent graisseux des fayots du collège, des navets et des carottes du pot au feu !)

Mais qu'on ait le courage de se résigner pendant quelques semaines à la fadeur résultant du contraste, et le palais recouvrant sa délicatesse trouvera tout autant de jouissance aux plats les plus simples de notre alimentation qu'aux productions de la routine culinaire, surtout si la cuisinière apporte à leur élaboration le soin voulu.

Ces deux préjugés dissipés, il faut se pénétrer de deux principes de l'hygiène alimentaire : la sobriété et la simplicité.

La sobriété est le premier des devoirs du végétarien. Seule, elle protège les organes digestifs d'un surmenage qui nuit à la digestion. Or, le corps ne profite pas de ce qu'il mange, mais de ce qu'il digère.

Le nombre des repas pour une personne bien portante ne doit pas dépasser trois. Il est bon que ceux du matin et du soir soient plus légers que celui de midi. Au milieu du jour, la force digestive atteint son maximum. Le soir, un travail digestif considérable gênerait le sommeil ; la prudence commande même de finir de dîner deux ou trois heures avant de se coucher.

Simplicité de la cuisine.

Il faut consommer les aliments autant que possible dans l'état où la nature nous les donne, afin de mieux conserver les substances précieuses qu'elle y a élaborées. Donc, par exemple, manger les fruits crus et avec leur pelure. Ils nous communiquent ainsi leurs propriétés particulièrement développées par la cuisson naturelle du soleil, surtout près de leur surface frappée directement de ses rayons.

La chaleur du foyer enlève presque toujours quelque chose à nos fruits et à nos légumes.

S'il nous faut y recourir dans la mesure où nos organes digestifs, affaiblis par un régime antinaturel prolongé des années, ne peuvent plus les supporter dans leur état originaire, c'est un pis-aller.

La cuisine la plus simple est donc la meilleure.

Elle doit suffire à rendre nos mets appétissants de façon à favoriser la sécrétion des sucs gastriques que commencent à provoquer la *simple impression agréable qu'ils produisent sur la vue et l'odorat* ; mais elle doit éviter de fatiguer notre estomac par des mélanges compliqués, chaque espèce exigeant un suc gastrique différent, et de causer la tentation difficile à vaincre, de continuer par simple gourmandise à manger au delà de notre faim réelle.

D'autre part, il est bon de varier notre alimentation pour ne pas déshabituer nos organes de la production successive de tous les sucs gastriques.

La richesse du régime végétarien rend cette variété très facile, surtout aux personnes bien portantes. Mais à une époque où les préjugés ne laissent guère arriver au végétarisme que les victimes de maladies déjà anciennes, bien rares sont les estomacs qui conservent une force suffisante pour suivre librement leur goût.

R. R.

(à suivre)

(1) Les produits végétaux les plus riches en soude, ce sel si important, sont par ordre décroissant : 1° Les épinards ; 2° les pois ; 3° la salade romaine ; 4° les fraises ; 5° le pissenlit ; 6° la carotte, le chou de Savoie ; 7° le poireau ; 8° la pomme.

NOTRE CORRESPONDANCE

Le Syndicalisme et l'Individu

à Jules Méline.

Est-il bien vrai, dis-tu, dans ton dernier article, que l'Action Syndicale soit susceptible d'augmenter le bien-être matériel des ouvriers. Nous connaissons la loi des salaires et ses conséquences inéluctables, nous savons que ce qui est donné d'une main est repris de l'autre par les capitalistes, c'est parce que nous savons cela que nous nous efforçons de faire comprendre aux ouvriers l'inanité des réformes et c'est pourquoi tôt ou tard à la suite d'un événement quelconque, les travailleurs s'empareront des moyens de production, pour les exploiter en commun ; — autoritairement, s'ils sont restés ce qu'ils sont actuellement pour la plupart ; — anarchiquement, si nous avons su au préalable, les pénétrer de notre idéal d'égalité et de camaraderie.

Ton acrimonie, concernant tout ce qui se rattache au syndicalisme, te pousse à des exagérations. Ainsi tu traites d'« incurable » l'antimitariste resté autoritaire, tu préfères peut-être le « curable » militariste galonné ? Tu traites d'alcooliques et de tabagiques les militants des Fédérations ouvrières, je ne suis pas plus alcoolique que toi quoique étant un produit de l'activité syndicale.

Tu dis que l'antimilitarisme des militants syndicalistes est un antimilitarisme de forme et que leur autoritarisme nécessitera la fonction militariste. Raison de plus pour dénoncer cet autoritarisme, non seulement dans ce journal, mais dans leurs réunions, dans leurs groupements.

Partout les anarchistes inspirent le mouvement ouvrier, essayant de l'élever au-dessus des vagues préoccupations professionnelles, s'attachant à l'orienter vers le Communisme libertaire, profitant de tous les événements pour donner au peuple l'esprit de haine et de révolte, que ce soit à Moscou ou à Barcelone, que ce soit à Parme ou à Buenos-Ayres, partout les anarchistes suivent de près le mouvement ouvrier, et c'est pourquoi la classe ouvrière Argentine (probablement alcoolique et tabagique) est prête à faire la grève générale pour empêcher le gouvernement de persécuter les anarchistes et c'est sûrement ce que ferait aussi la classe ouvrière française si les gouvernants nous traquaient comme on traque actuellement nos camarades Argentins, malgré que la plupart d'entre vous, n'auriez fait que la combattre, au lieu de l'éduquer.

Pour me démontrer qu'il y a des meneurs et des menés dans les syndicats, tu cites le fait qu'en période gréviste, on amène les « dissidents », les jaunes à la raison par la chaussette à clous. Ils sont bien à plaindre, n'est-ce pas les jaunes qui n'ont pas le courage d' « arrêter de travailler » ; essaye donc de leur faire un cours de philosophie anarchiste, à ces dissidents comme tu les appelles, probablement que tu réussiras mieux à les débarrasser des préjugés, que ces abrutis de syndicalistes.

Tu voudrais savoir en quoi le syndicat diminue l'oppression patronale ; les anarchistes qui exercent une profession dans un atelier ou une usine et qui ont voyagé un peu te diront avec moi, sans parti-pris, que là où l'organisation syndicale fait défaut, la morgue du patron ne connaît pas de bornes ; tandis que là où l'organisation est puissante et combative, le patron met les pouces et respecte un peu plus ses ouvriers.

J'attache la plus grande importance à l'éducation individuelle ; oui, il faut, dès à présent, s'atteler à démolir les préjugés de famille, de religion, d'autorité, de patrie, etc., et j'estime qu'il me sera plus facile d'enlever ces préjugés de la cervelle d'un individu qui fait des efforts pour s'affranchir du patronat, que de celle d'un individu qui vit en résigné, trouvant tout naturel qu'un homme en exploite un autre ; ou de celle d'un individu qui est encore mystifié par l'esprit religieux et accepte la souffrance ici-bas pour obtenir la félicité là-haut.

FERNANDET

Tous les copains n'ayant pu avoir connaissance du texte de notre affiche, en raison des difficultés de parution du dernier numéro, nous le reproduisons à nouveau.

Nous rappelons que cette affiche sera tirée en demi-colombier, (timbre à 0 fr. 12) et livrée à 3 *francs le cent, franco* 3 *fr.* 60.

Des copains nous ont proposé de faire le même texte en placard-manifeste à distribuer. Nous soumettons l'idée aux copains afin qu'ils nous aident à la réaliser s'ils la trouvent pratique.

Le placard serait aux prix ordinaires : 0 *fr.* 50 *le cent,* 3 *fr. le mille ; franco,* 0 *fr.* 65 *et* 3,60.

LES ABRUTISSEURS

L'ÉCOLE RELIGIEUSE ABRUTIT !

Les cléricaux et les congréganistes abrutissent l'enfant à l'aide des principes d'une religion mensongère et d'un Dieu irréel.

Ils empoisonnent le cerveau des gosses avec des absurdités sur la vie future, le paradis, l'enfer. On en fait des résignés, des esclaves qui engraissent les exploiteurs de tous les cultes.

L'école des ignorantins fabrique des brebis cléricales, des esclaves religieux. *On y abrutit au nom de Dieu !*

L'ÉCOLE LAÏQUE ABRUTIT !

Les dogmes sont différents, mais la besogne est la même. On inculque aux petits bambins les notions de la *Patrie*, de la *Propriété*, de *l'Autorité*, aussi mensongères que celle de *Dieu*.

Dieu n'existe pas, disent les anticléricaux. Mais pour le miséreux, la Patrie n'existe pas davantage et la Propriété et l'Etat ne sont que les remparts derrière lesquels s'abritent les repus et les parasites, bénéficiaires de l'ignorance et de la bêtise ouvrières.

A la laïque on abrutit au nom du Drapeau et du Capital. On fabrique des brebis anticléricales, des moutons patriotes, des esclaves républicains. C'est toujours du bétail à tondre et à égorger.

C'est pour avoir l'assiette au beurre que les partis se disputent le droit d'abrutir les enfants !

Pourtant il n'est pas plus intéressant d'être exploité par un patron radical que par un patron clérical, d'être sacrifié pour une Patrie mensongère que pour un Dieu imaginaire !

Ce que nous voulons c'est ne plus être exploités du tout, c'est ne plus être écrasés. *Nous voulons être libres !*

L'éducation rationnelle consisterait à fournir à l'enfant un bagage de connaissances scientifiques le préservant des préjugés et le rendant capable de se passer d'autorité et d'exploitation.

C'est la mise en pratique de cette éducation qui a valu à Ferrer sa condamnation à mort en Espagne.

L'éducation laïque ou religieuse fait des suiveurs, des abrutis.

L'éducation anarchiste formera des hommes conscients qui démasqueront les charlatans et les menteurs, pour instaurer une vie plus fraternelle et plus belle.

L'émancipation intégrale ne sera obtenue que par la destruction de tous les préjugés, laïques ou religieux.

Revue des Journaux

Le Libertaire

Henry Combes parle des combinaisons capitalistes dans l'affaire de l'*Ouenza* et montre le rôle équivoque joué par les socialistes.

H. B. et G. D. préconisent l'alliance antiparlementaire des anarchistes avec les insurrectionnels — en spécifiant toutefois qu'il s'agit de cette catégorie d'anarchistes qui s'assoient sur la raison et sur la logique. En effet, dans ces conditions, une telle alliance s'impose.

Le père Barbassou se moque des socialistes unifiés dont il fait voir l'impuissance.

Bérenger s'en va-t-en guerre contre les prostituées et Eugène Péronnet raille avec esprit la canaillerie hypocrite de ceux qui veulent ignorer les causes véritables de la prostitution — misère et exploitation.

Voilà H. C. qui se chamaille avec les antiparlementaires votards de la *Guerre Sociale*, leur apportant des critiques qui ont été faites depuis longtemps.

Sébastien Faure et Durupt échangent des « idées » sur un ton assez aigre.

LE LISEUR

TROIS MOTS AUX AMIS

STASSIN. — Reçu mandat. Tu redois encore 3 francs sur les journaux.

B. C., menuisier, prie Emile Bernon et les copains de lui écrire poste restante, St-Maurice (Suisse).

Un copain demande à correspondre avec des camarades de Longwy ou environs.

PÉRAUDO. — Votre commande s'élève à 7 fr. 60. Pendant la période électorale on peut apposer les affiches sans timbres, à l'unique condition de remplir la formalité de déclaration d'une candidature.

JACKELON. — As-tu reçu ma dernière lettre adressée à Val. J'attends réponse. Donne adresse pour communication urgente. L. Révault, toujours même endroit.

VORILLON de Dij. — As-tu reçu ma lettre, pour renseignements. J'attends réponse. L. Révault, Epernay.

SUDRE. — Pas d'encadrements antimilitaristes.

GEO VA. — Ça va bien.

Qu'est-ce qu'un Anarchiste ?

par E. ARMAND

à *l'anarchie*, 1 fr. ; franco : 1 fr 15

Où l'on discute ! Où l'on se voit !

Causeries Populaires des XVIIe et XVIIIe, 22, rue du Chevalier-de-la-Barre. — Lundi 7 février, à 8 h. 1/2. *La morale* par Malay.

Causeries Populaires des Xe et XIe, cité d'Angoulême (66, rue d'Angoulême). — Mercredi 9 février, à 8 h. 1/2. *Les causes de la révolution* par Hubert.

La Libre Discussion, groupe du IVe, salle du Petit Châlet, 69, rue de l'Hôtel-de-Ville. — Vendredi 4 à 8 h. 1/2. *La vie et l'œuvre de Nietzsche* par Murmain.

Causeries Libres du XIVe, salle Cambou, 37, rue de l'Ouest. Mardi 8 février, à 8 h. 1/2. *Ce que nous voulons faire* par Donnal.

Causeries Populaires des 19e et 20e, 14, villa de l'Ermitage, 315, rue des Pyrénées. — Vendredi 5 *L'antiparlementarisme* par Mournaud. Réunion mercredi 3 et jeudi 4.

Freiheitlicher Diskulier-club, 89, rue St-Honoré. — Dienstag, den 8 Februar *Religion und christliche Kirche*, per E. Sittya. Eintritt frei.

MONTATAIRE — Salle Van Tichelen. Dimanche 6 février à 4 h. 1/2. Discussion sur l'antiparlementarisme. Tous les camarades que cette propagande intéresse sont convoqués.

NIMES. — Groupe d'Études Sociales, 17, rue du Murier d'Espagne. — Samedi 5 février à 8 h. *Le transformisme de la matière* par Brezzo.

OULLINS. Groupe libertaire. — Samedi 5 février à 8 h., café Combes, rue de la gare. Causerie par un camarade.

MARSEILLE. — Dimanche 6 février, à 7 h. du soir, au bar Grasset, sous-sol, boulevard Dugommier, réunion pour la campagne abstentionniste.

BORDEAUX. Groupe anarchiste espagnol. — Dimanche, 6 février à 8 h. 1/2, salle du Bel Ombrage, cours de Toulouse, 285. Grande fête internationale au profit de la répression espagnole. Causerie par Roquepuy.

— Travail en Camaraderie —

Imp. des Causeries Populaires : Lucien Biehler

Le Gérant : Marcel COUILLEAU

NOS ÉDITIONS

L'interdiction — officieuse — de notre dernier numéro nous incite à augmenter le tirage de la brochure reproduisant l'article de notre ami Haël, intitulé :

La Justice et les Criminels

L'exemplaire : 0 fr. 05, franco : 0 fr. 10

Le cent 1 franc, franco 1 fr. 60

Cette brochure est la première d'une série que nous nous proposons d'éditer à un franc le cent, dans le but d'aider à la propagande et à la vulgarisation de nos idées.

Que tous ceux qui veulent contribuer à ce travail de diffusion anarchiste fassent circuler nos éditions, la propagande y gagnera et cela nous permettra d'intensifier notre travail.

Vient de paraître

L'Idole Patrie et ses conséquences

par André LORULOT

Préface d'Alfred Naquet

Malgré la condamnation, elle a conservé sa physionomie primitive, mais des remaniements importants et l'addition des plaidoiries et de nombreuses et suggestives citations donnent à cette réédition un caractère très intéressant et en font une arme de propagande anti-patriotique et anarchiste très complète.

L'exemplaire 0,10 ; *franco* 0,15. *Le cent* 7 *fr. franco* 7,80 *en gare.*

POUR LES ÉLECTIONS

N'oublions pas les munitions pour la prochaine campagne abstentionniste.

Nous avons déjà reçu une grande quantité de commandes ; que les retardataires se hâtent et l'on se mettra au travail pour éditer à profusion :

Le *numéro spécial* **de l'anarchie, consacré entièrement à la propagande antipolitic-ienne sera livré à 2 francs le cent. Franco : 2 fr. 60.**

Les placards à distribuer :

Au bétail électoral — Le criminel

La farce de la Proportionnelle

0 fr 50 le cent, franco : 0 fr. 65 ; le mille 3 fr., franco 3 fr. 60.

Les AFFICHES (deux textes divers) 3 fr. le cent, franco 3 fr. 60.

Le Mensonge électoral

brochure à distribuer, le cent, 1 fr. franco 1 fr. 25 ; le mille, 10 francs, franco 10 fr. 60.

Nous tenterons également d'éditer une nouvelle brochure dont l'utilité se fait sentir :

Socialisme ou Anarchie

0 fr. 10 l'exemplaire, franco 0 fr. 15 ; le cent 7 francs, franco 7 fr. 80.

Piquons, Piquons toujours

— Il y a encore, il y a toujours des —

PIQURES D'AIGUILLE

◆ Il en vole partout, dans tous les coins. Ça tombe comme des sauterelles sur le champ de la bêtise humaine et le clos de la crapulerie bourgeoise. Hélas, pas suffisamment pour en dévorer tous les bourgeons. Qu'avons nous à faire ? En répandre des centaines ou faire parvenir des vingt centimes pour que d'autres les répandent : 0.15 le cent — 1 fr. 50 le 1.000, p. poste, le cent, 0.20 ; p. poste, le mille, 1.70

Ce qu'on peut lire

— Éditions Schleicher Frères —

Origines de l'Homme (E. Hæckel)	1	»
Le Monisme (E. Hæckel)	1	»
Religion et Evolution (E. Hæckel)	1	50
Descendance de l'Homme (G. Bolsche)	1	50
L'Evolution des Mondes (Nergal)	1	50
Histoire de la Terre (Ch. Sauerwein)	1	50
Force et Matière (Louis Buchner)	2	»
L'Homme selon la Science (L. Buchner)	2	»
Les Enigmes de l'Univers (E. Hæckel)	2	»
Les Merveilles de la Vie (E. Hæckel)	2	50
Origine des Espèces (Ch. Darwin)	2	50
Cours de Philosophie positive (Auguste Comte) en six volumes. Chaque volume	2	»
Les Primitifs (Élie Reclus)	4	»
La Religion (André Lefèvre)	4	50
La Sociologie (Dr Ch. Letourneau)	4	50
L'Origine de la vie (J.-M. Pargame)	1	50
Lettres Historiques (Pierre Lavroff)	3	60
Le Primitif d'Australie (Élie Reclus)	3	50
L'Education intellectuelle, morale et physique (Herbert Spencer)	2	»
Population et Subsistances (G. Giroud)	1	»
Le Problème biologique et psychologique (Dr Roméo Manzoni)	3	»
La Descendance de l'Homme (Darwin)	3	»
Moïse ou Darwin ? (Arnold Dodel)	1	50
Philosophie zoologique (Jean Lamarck)	2	»
Théorie de la Valeur (Chr. Cornelissen)	4	»
Histoire de la Création (E. Hæckel)	3	»

— Éditions diverses —

Comment l'Etat enseigne la Morale	1	50
De Ravachol à Caserio (H. Varenne)	1	50
Par delà le Bien et le Mal (F. Nietzsche)	3	»
Le Conflit (Le Dantec)	3	»
Les Tablettes d'un lézard (P. Paillette)	3	50
Prophylaxia sexualis (De Liptay)	5	»
Le Bréviaire de la Femme enceinte (A.-B. De Liptay)	3	50
Qu'est-ce qu'un Anarchiste (E. Armand)	1	»
L'Absurdité de la Propriété (Paraf-Javal)	1	»
Patriotisme-Colonisation	1	25
Guerre-Militarisme	1	25
Les faux Droits de l'Homme et les Vrais (Paraf-Javal)	1	30
A B C de l'Astronomie (Fr. Stackelberg)	1	75
Initiation mathématique (A. Laisant)	2	»
Définition de la Science (Le Dantec)	1	50
Conférence de Biologie (M. Boule)	2	50
L'Humanité (Paraf-Javal)	0	75